

ANTOINETTE
DE
MIRECOURT

PAR M^{me} LEPROHON.

I

Le tiède soleil de novembre, — le plus désagréable de nos mois canadiens, — jetait ses pâles rayons dans les rues étroites et sur les maisons irrégulières de Montréal, telle que cette ville existait en 1763, quelque temps après que le royal étendard de l'Angleterre eut remplacé sur nos remparts le drapeau aux fleurs-de-lys de la France.

Vers l'extrémité de la rue Notre-Dame, qui était à cette époque le quartier aristocratique de la Cité, s'élevait une grande maison en pierre dont les croisées par leurs innombrables petits carreaux réfléchissaient au loin la lumière de l'astre du jour. Sans nous asseoir à la cérémonieuse formalité de frapper au lourd marteau, franchissons de suite la porte d'entrée surmontée d'un panneau vitré en forme de ventail; puis, pénétrant à l'intérieur, jetons y un coup d'œil, et lions connaissance avec les personnes qui l'habitent.

Malgré le peu d'élévation des plafonds si justement incompatibles avec nos idées modernes d'élégance et de confort, malgré les architraves imitées qui sont disposées le long des murs des différentes pièces, il y a dans cette demeure un cachet de richesse et d'élégance sur lequel il n'est pas permis de faire doute.

De magnifiques peintures à l'huile, des cabinets richement paquetés, des vases antiques et une foule d'autres objets d'art que l'on aperçoit par les portes entr'ouvertes nous confirmeraient dans cette expression quand même nous ne saurions pas que cette maison est habitée par Monsieur d'Aulnay, un des hommes les plus marquants parmi les quelques familles appartenant à la vieille noblesse française qui étaient restées dans les principales villes du Canada après que leurs pays eut passé sous une domination étrangère.

Au moment où nous présentons au lecteur, le maître de céans, — personnage aux traits assez irréguliers, mais à l'extérieur d'un gentilhomme, — était assis dans sa bibliothèque. Les trois murs de cette vaste pièce parfaitement éclairée étaient couverts, du plafond au plancher, de rayons remplis de livres; quelques bustes et portraits d'écrivains, artistiquement exécutés, en étaient les seuls ornements. Les solides reliures des volumes, vierges de dorures, indiquaient que leur propriétaire les appréciait plus pour leur contenu que pour leur apparence.

Dans l'amour passionné mais sans affectation qu'il avait voué à la littérature on aurait pu trouver, en effet, l'explication de la placidité de caractère et de la douceur d'habitudes qui caractérisaient le gentilhomme français, dans des circonstances de nature à mettre souvent à l'épreuve la patience de moins philosophes que lui. Quand, après la capitulation de Montréal, ses parents et ses amis lui avaient conseillé de les suivre, de s'en retourner avec eux dans la vieille France, ou, tout au

moins, de fuir la ville et d'aller chercher la solitude dans son riche manoir seigneurial, il avait jeté un coup-d'œil plein de tristes se autour de sa bibliothèque, soupiré péniblement et secoué la tête d'un air qui dénotait une formelle détermination. En vain, quelques-uns d'entre eux, plus violents que les autres, lui avaient-ils demandé avec énergie comment il pourrait patiemment supporter l'arrogance des fiers conquérants qui venaient de débarquer sur les rivages de leur pays? en vain lui avaient-ils demandé comment il ferait pour souffrir, partout où il tournerait ses yeux, partout où il porterait ses pas, l'uniforme écarlate des soldats qui, au nom du roi Georges gouvernaient maintenant sa patrie? ... A toutes ces représentations, à toutes ces remontrances où l'indignation s'était fait jour, il avait répondu tristement, mais avec calme, qu'il n'en verrait pas beaucoup de ces héros attendu qu'il avait pris l'inébranlable résolution de s'enfermer pour toujours dans sa chère bibliothèque et de ne mettre les pieds dehors que le plus rarement possible. Enfin lorsque, non satisfait de ces réponses, ses amis insistaient davantage, il les renvoyait à Madame d'Aulnay, et, comme on savait que cette jolie Dame avait, en plus d'une occasion, manifesté la ferme détermination de ne jamais aller s'enterrer, vivante, au fond d'une campagne, — quoique cependant elle n'eût aucune objection d'y être enterrée après sa mort, — on avait fini par laisser M. d'Aulnay en paix.

Comme nous l'avons dit, le maître de la maison était tranquillement assis dans sa bibliothèque; aucun souci politique ne troublait pour le moment ses plaisirs intellectuels et il était entièrement absorbé par la lecture d'un ouvrage scientifique, lorsque tout à coup, la porte s'ouvrit et donna passage à une élégante femme vêtue avec un goût exquis et appartenant au type de ces héroïnes de Balzac qui ont déjà passé la trentaine, mais qui ont encore la prétention d'être jeunes.

— Monsieur d'Aulnay! s'écria-t-elle en posant familièrement sur l'épaule de celui-ci, sa jolie petite main chargée à profusion de bagues et de diamants.

— Eh! bien, qu'y a-t-il, Lucile? demanda-t-il en fermant son livre d'un ton qui dénotait un certain regret, mais non pas de l'impatience.

— Je suis venue t'annoncer qu'Antoinette est arrivée.

— Antoinette! répéta-t-il machinalement.

— Oui, cher distrait — Et la belle main de la jeune femme lui appliqua sur la joue un léger soufflet. — Oui ma cousine Antoinette, cette chère enfant que j'avais si souvent inutilement demandée à son père depuis six mois, a enfin obtenu la permission de venir jouir un peu sous mes auspices, de la vie du monde.

— Veux-tu parler de cette petite fille rose et naïve que j'ai vue, il y a deux ans, à la campagne, chez M. de Mirecourt?

— Précisément, mais au lieu d'une petite fille, c'est aujourd'hui une jeune demoiselle, et, ce qui ne lui nuit pas le moins du monde, une riche héritière. Mon oncle de Mirecourt a consenti à la laisser venir passer l'hiver avec nous, et j'ai résolu qu'elle verrait

un peu de société pendant ce temps là.

— Ah! je ne sais que trop bien ce que cela veut dire. A partir de ce moment, nos règlements d'intérieur vont être foulés aux pieds, la maison bouleversée et constamment assiégée par ces jeunes fats aux sabres traînants, par ces militaires anglais dont tu as pris un soin tout particulier de me parler depuis quelque temps. Hélas! j'avais pourtant espéré que le départ du chevalier de Lévis et de ses braves compagnons mettrait à la retraite ce zèle, cette fièvre militaire; je dois l'avouer, à ma honte, si quelque chose eût pu me consoler pendant ce sombre épisode de l'histoire de mon pays, c'eût été la réalisation de cette espérance.

— Que veux-tu cher ami, répondit madame d'Aulnay sur un ton devenu plaintif; n'avons-nous pas assez fait pénitence pendant de longs et lugubres mois? Après tout, le monde doit vivre, et pour vivre il a besoin de société. J'aimerais autant vêtir le costume de Carmélite et te voir prendre la robe et le capuchon du Trappiste, que de continuer à vivre dans cette réclusion du cloître où nous végétons depuis si longtemps.

— Tu es absurde, Lucille! ... Quand à la robe et au capuchon de trappiste, je crois qu'ils conviendraient mieux à mon âge et à mes goûts, ou du moins qu'ils me seraient plus confortables que les costumes de fête et les habits de bal que tes projets vont me contraindre de vêtir. Mais enfin, pour parler sérieusement je ne puis m'imaginer que toi qui avais l'habitude de parler d'une manière si touchante avec les militaires français des malheurs du Canada, — toi que le colonel de Bourlanpue a comparée à une héroïne de la fronde, — je ne puis, dis-je, m'excliquer que tu aille recevoir et fêter ces mêmes oppresseurs. — Mon cher d'Aulnay, je te le demande encore une fois, ai-je d'autre alternative? je ne puis convenablement, tu en conviendras, éviter à mes réunions des convives et des apprentis, et c'est tout ce qui nous reste: notre monde est dispersé d'un côté et de l'autre. Ces officiers anglais peuvent être d'infâme tyran et de barbares oppresseurs, tout ce que tu voudras; mais enfin ce sont des hommes d'éducation, de bonnes manières, et — pour dernier argument — ils sont ma seule ressource.

(A Continuer.)

PRÈS DES RAMPARTS.

ED. LAROCHELLE,

RELIEUR ET RECLEUR
No. 14, RUE LAVAL,
HAUTE-VILLE,
QUEBEC.

EDOUARD CLARCK.

MARCHAND EPICIER,

No 63,
RUE DU PONT, S^t. ROCH.

On trouve à ce magasin un grand assortiment d'Épicerie, Liqueurs fines, Spiritueuses et de tempérance.
Aussi F^lurs, Grains de toutes marques et de tous prix, Provisions, Pâtisseries, etc.
PRIX MODÉRÉS.

P. F. REAUME,
IMPORTATEUR DE
QUINCAILLES &
COIN DES RUES
ST. JOSEPH ET DU PONT,
St Roch, Québec.

A. constamment en mains un assortiment, général de Ferrures de maison, ainsi que Peintures, Hâles, Clous, et tout ce qui concerne cette branche de commerce.

A L'ENSEIGNE DU BELIER

PHILÉAS GAGNON
TAILLEUR
Coin des rues
LACHAPPELLE ET DESFOSSÉS,
ST ROCH QUEBEC.

N. B. — Se charge de tous les ouvrages concernant cette ligne d'affaires, TANT CIVIL QUE MILITAIRE.

W. Brunet & Cie.
PHARMACIENS
& PARFUMEURS
139 & 141,
RUE ST. JOSEPH, ST. ROCH.

Ont toujours en mains un grand choix de DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PARFUMERIES, Articles de Toilette, Jouets en India Rubber, Remèdes Brevetés Français Anglais et Américain, en un mot tout ce qui peut rendre une pharmacie la plus complète possible.

Ouvrages en Fonte de toutes espèces seront faits sur commande à court délai.

RIVERIN PLANTÉ & C^{ie}
FONDEURS
NOS 102 A 108, RUE ST. PAUL,
QUEBEC
ONT constamment EN MAGASIN UNE grande variété de
Peels Simples et doubles,
Peels de cuisine,
Charnières
Chaudières à sucre,
Chaudières à soupe,
Bouilles, Etc., Etc., Etc.

Maison de confiance.

Magasin d'Épicerie
ET DE
Provisions générales
LECLEC ET LETELIER
No 48 Rue St Paul Québec.
En face de leur ancien poste
D'AFFAIRES.

Assortiment considérable de tout ce qui concerne cette branche de commerce.

Thés,
Sucres,
Tabacs,
Vins,
Liqueurs,
etc., etc., etc.,
AUSSE

Une infinité d'articles qu'on ne trouve pas d'ordinaire chez les autres épiceries du gros et qui sont propres à rencontrer les goûts et les besoins des pratiques, et principalement des marchands de la campagne

Une visite est sollicitée.

LECLERO ET LETELIER
48 Rue St Paul,
Québec.